

LA SEMAINE RELIGIEUSE

DE MONTREAL

Lecture du Dimanche

Publiée avec l'approbation de S^r Grandeur Mgr l'Evêque
de Montréal

Paraissant le Samedi.

SOMMAIRE

LA PENTECÔTE, 24 mai.
—ROME : discours de
Sa S. Léon XIII, aux
pèlerins allemands.—
CHRONIQUE DIOCÉSAIN
NE ET PROVINCIALE :
Ordination ; itinéraire
des visites pasto-
rales ; Notre-Dame
de Bonsecours ; pè-
lerinages à N.-D. de
Bonsecours ; pèleri-
nage des membres
de la Ligue du Sa-
cré-Cœur, paroisse
du Sacré-Cœur. —
UNE IMPORTANTE



SOMMAIRE

CONVERSION. — LE
NOUVEAU MINISTÈRE
FRANÇAIS et la franc-
maçonnerie. — UNE
PREMIÈRE COMMUNION,
extrait de la *Maison
et l'Eglise*.—L'ÉVAN-
GÉLISATION DU CON-
GO.—LA TURQUIE ET
LE CONFLIT ANGLO-
RUSSE. — LES DEU-
X MÈRES, légende es-
pagnole.—LE VIEUX
MUSICIEN, par Mar-
the Lachèse. (suite.)
—Décès de la semai-
ne.

LE NUMÉRO
2 cents

PRIX DE L'ABONNEMENT
— Une piastre par an payable d'avance,

LE NUMÉRO
2 cents

Les abonnements datent du premier de chaque mois.

Permis d'imprimer : † EDOUARD-CHS, Evêque de Montréal.

Adresser toutes communications concernant l'administration à
MM. EUSÈBE SENÉCAL & FILS, et pour la rédaction à M. P. DUPUY.
Bureaux : No 20, rue Saint-Vincent
MONTREAL.

PRIERES DES QUARANTE HEURES.

DIMANCHE, 24	MAI	—Notre-Dame de Bonsecours.
MARDI, 26	“	—Saint-Patrice de Hinchinbrooke.
JEUDI, 28	“	—Saint-Paul l'Ermité.
SAMEDI, 30	“	—Contreccœur.

FETES DE LA SEMAINE.

DIMANCHE, 24	MAI	—PENTECOTE, double 1 ^{re} classe, orn. rges. <i>En ce jour, on annonce les Quatre-Temps, la fête de 'a T. S. Trinité et la quête pour le den... de Saint-Pierre.</i>
Lundi, 25	“	—DE L'OCTAVE, double, 1 ^{re} classe, orn. rgs.
Mardi, 26	“	—DE L'OCTAVE, double, 1 ^{re} classe, orn. rgs.
Mercredi, 27	“	—DE L'OCTAVE, semi-double, orn. rouges. <i>Quatre-Temps.</i>
Jeudi, 28	“	—DE L'OCTAVE, semi-double, orn. rouges.
Vendredi, 29	“	—DE L'OCTAVE, semi-double, orn. rouges. <i>Quatre-Temps.</i>
Samedi, 30	“	—DE L'OCTAVE, semi-double, orn. rouges. <i>Quatre-Temps.</i>

OFFICES EXTRAORDINAIRES.

CATHÉDRALE.—Mercredi 27, à 7 h. grand'messe pour les bienfaiteurs de l'Evêché.

LE JÉSUS.—Dimanche 24, confirmation et grand'messe pontificale.

GRAND-SÉMINAIRE.—Samedi 30, ordination générale.

CONFIRMATION.

Mercredi 27, à 2 h., à Ste-Cunégonde ; Jeudi 28, à 2 h. à Notre-Dame, à 3 h., St-Jacques ; à 4 h., St-Jean-Baptiste.

VISITE PASTORALE.

Lundi 25, à Sainte-Philomène.

Dimanche 24, Fête du Titulaire de l'église paroissiale de Saint-Esprit.

LA PENTECÔTE.

24 MAI.

La Pentecôte est la commémoration du grand jour où le Saint-Esprit, sous la forme visible de langues de feu, descendit sur les apôtres, pour les embraser eux qui devaient éclairer le monde.

Le Dieu descendant au cénacle est le même que l'Éternel descendant sur le Sinaï : sous l'ancienne loi les tonnerres l'annoncent ; sous la loi nouvelle, c'est un bruit semblable à un vent impétueux, venant du ciel, qui le précède et remplit la maison où les apôtres sont rassemblés.

Ces hommes pleins de foi ne doutent pas que ce ne soit l'accomplissement de la promesse divine, et, saisis de crainte et de respect, ils se mettent à prier... Tout à coup les langues de feu se divisent et vont s'arrêter sur chacun d'eux.

Et à l'instant même, ces hommes faibles et timides se sentent transformés ; sous la flamme divine, leurs âmes se sont soudainement agrandies ! A présent ils conçoivent les pensées élevées, les généreux dévouements et les nobles sacrifices : à présent l'Esprit-Saint est en eux !

Aussi, ils louent et confessent Dieu dans toutes les langues ! A peine savaient-ils l'hébreu, et les voilà, ces douze Galiléens, parlant de manière à être entendus et compris par toutes les nations.

La commémoration du jour où l'Esprit-Saint répandit sur l'Église la richesse de ses dons devait être une des grandes fêtes chrétiennes : la PENTECÔTE n'en compte, en effet, que deux avant elle : Noël et PÂQUES.

Dès les premiers siècles, cette solennité fut célébrée avec toutes les pompes du sanctuaire, et avant que la religion eut élevé ses magnifiques cathédrales, la *fête du Saint-Esprit*, la fête de celui qui avait donné la fortitude aux premiers martyrs, avait été chômée dans les catacombes ! et les saintes paroles qui se chantaient sous les voûtes nous les redisons encore aujourd'hui.

Nous devons surtout nous rappeler en ce jour nos devoirs envers le Saint-Esprit que nous avons reçu au saint Baptême, et d'une manière plus parfaite, à la Confirmation.

Les divines Écritures nous les indiquent en trois paroles.

1. *N'ôteignez pas le Saint-Esprit* (I Thess. V.) Le Saint-Esprit est pour l'esprit du chrétien une lumière. On l'éteint par le péché mortel, qui est suggéré par *l'Esprit de ténèbres*.

Le Saint-Esprit est la vie de l'âme par la grâce sanctifiante. Le péché mortel éteint, détruit cette vie et la remplace par la mort. Quel changement ! quel malheur et aussi quel outrage !

2. *Ne contristez pas le Saint-Esprit*. (Ephes. IV) Le péché véniel, quand il est volontaire, contriste le Saint-Esprit. Sans doute il ne le chasse ni ne l'éteint, comme le fait le péché mortel ; mais est il

besoin d'offenser sa mère jusqu'à l'outrage, pour blesser sensiblement son cœur ? Et le Saint-Esprit ! Serait-ce après qu'il a daigné vous enrichir de ses dons admirables que vous voudriez l'affliger ? Quelle ingratitude !

3. *Ne résistez pas au Saint-Esprit.* (Act. VII, 51) Le pécheur résiste au Saint-Esprit quand il refuse de le laisser entrer dans son âme.

Le juste résiste au Saint-Esprit quand il lui refuse de faire certains progrès dont il lui donne la connaissance, ou certaine bonne action pour laquelle la grâce le sollicite.

Craignons ce grand malheur de rendre inutile les grâces du Saint-Esprit. C'est perdre beaucoup de mérites pour ce monde et beaucoup de gloire pour l'autre.

ROME.

Le jour de la fête de la Sainte-Croix, quatre cents pèlerins ont été reçus par le Souverain Pontife en audience solennelle. Toute la colonie allemande s'était jointe aux pèlerins. M. le baron de Bodman, directeur du pèlerinage a donné lecture d'une adresse en latin à laquelle le Saint-Père a fait la réponse suivante :

“ Chers fils,

“ La déclaration de la volonté et de la cause qui vous a amenés à Nos pieds pour vénérer ce Siège Apostolique, couronne et accroît la joie désirée que Nous apporte aujourd'hui votre présence. C'est pourquoi, vous entourant tous d'une bienveillance paternelle, Nous approuvons votre commune démarche, et plus que jamais confiant en Dieu, l'auteur et la force des desseins les meilleurs, Nous avons l'espérance que vous emporterez, ainsi que vous le désirez, de cette ville, la capitale de la chrétienté, que saint Pierre a consacrée par son sang et par l'établissement du siège de son Pontificat, les plus grands encouragements à la pratique de toutes les vertus chrétiennes et principalement de cette force d'âme qui vous est aujourd'hui par-dessus tout nécessaire.

“ Quant à Nous, Nous tenons Notre attention fixée sur l'état du catholicisme en Allemagne, et Nous admirons vivement les nobles et illustres efforts de tant d'hommes distingués pour la défense de la religion de vos aïeux. Nous admirons le zèle d'une multitude nombreuse à pratiquer la piété ; la solidité de votre soumission au Pontife Romain ; la promptitude de votre obéissance aux évêques ; votre zèle et en même temps votre libéralité dans la pratique des divers actes de charité. Nous ne passerons pas non plus sous silence ce gage de préservation qui est la concorde des esprits et des volontés. Vous en fournissez bien des exemples, en particulier dans ces assemblées annuelles où vous vous proposez de développer par des efforts communs ce qui nous semble favoriser le plus l'accroissement de la religion et le salut public.

“ Aussi, dès le début de Notre Pontificat, avons-Nous commencé d'appliquer Notre esprit à la recherche des moyens propres à rendre au catholicisme en Allemagne la liberté et la tranquillité. Nous avons fait Nous même les premiers pas dans la voie d'un rapprochement et le cours du temps n'a rien enlevé à l'ardeur de Nos anciens désirs. Nous avons déployé dans la conduite de cette affaire la plus parfaite équité et une indulgence aussi grande que Notre devoir l'a permis. Nous sommes prêt à user de la même bonne volonté, et plaise à la grâce de Dieu d'amener enfin une conclusion qui établisse la concorde sur des bases solides, et qui ramène cette paix que les vœux des catholiques appellent depuis si longtemps. A Notre jugement, ce n'est point seulement l'intérêt de l'Eglise, mais celui même de l'empire d'Allemagne qui devra grandement en profiter.

Tandis que Nous Nous appliquons à ce soin important et à cette pensée, Nous voulons, chers fils, que vous tous qui aimez le nom chrétien, travailliez ardemment avec Nous à une autre chose d'intérêt public; c'est-à-dire que vous résistiez avec persévérance à ceux qui assaillent les institutions civiles et la religion, mais surtout aux sociétés contraires à la conscience et condamnées par l'autorité de l'Eglise. On connaît assez leurs entreprises et leur but. Il faut en particulier bien mériter de l'intérêt commun, selon votre habitude, en unissant vos soins et tous vos efforts pour arrêter le cours de ce socialisme qui essaie de détruire les fondements mêmes de la société humaine. C'est de la religion chrétienne qu'il faut toujours attendre les plus grands remèdes à un si grand mal. Que les chrétiens aillent donc chercher à cette source les armes dont ils ont besoin pour écarter dans la mesure de leurs forces la grandeur des périls actuels.

“ Vous souvenant enfin de la charité et de la bienfaisance, empressez-vous d'améliorer l'existence des prolétaires et des ouvriers; ce que vous consacrerez d'activité, d'intelligence et de zèle à protéger leurs intérêts sera, sachez-le bien, parfaitement employé, parce que ces hommes sont très dignes de consolation et que leur vie est plus exposée aux séductions et aux embûches pernicieuses des pécheurs.

“ Grâce à la pratique de ces vertus, vos mœurs elles-mêmes rendront témoignage qu'en tout Etat les citoyens seront d'autant meilleurs qu'ils obéiront plus exactement aux prescriptions de la foi chrétienne.

“ Cependant, Nous prions Dieu qu'il vous raffermisse dans la fidélité à tous les devoirs; et comme gage des bienfaits célestes, en même temps que comme témoignage de Notre particulière bienveillance, Nous vous donnons, avec amour dans le Seigneur, à vous, chers fils, à vos familles et à tous les catholiques d'Allemagne, la bénédiction apostolique.”

CHRONIQUE DIOCESAINE ET PROVINCIALE

Ordination faite par Sa Grandeur Mgr l'évêque de Montréal, le 14 mai 1885. (Fête de l'Ascension) :

Diaconat.—M. Donald Christopher McRae, Kingston.

VISITES PASTORALES.

25 mai, Sainte-Philomène ; 31 mai, l'Enfant-Jésus à Mile-End.

Mois de Juin : le 9, Saint-Lin ; 10, Saint-Callixte et Sainte-Julienne ; 11, Saint-Théodore de Chertsey ; 12, Saint-Patrice de Rawdon ; 13, Saint-Jacques l'Achigan ; 14, Saint-Alexis et Saint-Esprit ; 15, Saint-Roch ; 16, Epiphanie et Saint-Henri de Mascouche ; 17, Saint-Charles à Lachenaie et Saint-Paul l'Ermite ; 18, La Purification à Repentigny ; 19, L'enfant-Jésus à la Pointe-aux-Trembles ; 20, Saint-Joseph à la Rivière des Prairies ; 21, La Visitation au Sault-au-Récollet ; 22, Saint-François d'Assise à la Longue-Pointe.

Mois de Juillet : le 7, Saint-Charles à Joliette ; 8, Saint-Alphonse de Liguori ; 9, Saint-Paul ; 10, Saint-Ambroise de Kildare ; 11, Sainte-Mélanie ; 12, Sainte-Béatrice ; 13, Bienheureux Alphonse ; 14, Saint-Côme ; 15, Sainte-Emmélie ; 16, Saint-Jean de Matha ; 17, Saint-Damien ; 18, Saint-Gabriel de Brandon ; 19, Saint-Félix de Valois ; 20, Saint-Norbert ; 21, Sainte-Elisabeth ; 22, Saint-Thomas.

Les paroisses de l'Assomption, Saint-Sulpice Lavaltrie, Lanoraie, Berthier, Ile Dupas, Saint-Barthélemi, Saint-Cuthbert et Saint-Michel des Saints, ne seront visitées qu'à l'automne.

De nombreux pèlerinages sont venus ces jours derniers, prier et vénérer la Très Sainte Vierge dans l'antique chapelle de N. Dame de Bonsecours.

Ces pieux pèlerins réalisent ainsi, à plus de deux cents ans d'intervalle, les intentions de la sœur Bourgeoys. En effet, lorsqu'en 1657, cette sainte fille, qui étendait son zèle et sa charité à toute la colonie et dont le désir le plus ardent était d'y accroître toujours davantage la dévotion envers Marie, conçut le projet d'élever, en l'honneur de cette sainte patronne, une chapelle, ce fut pour en faire un lieu de pèlerinage et en même temps une sauvegarde pour le pays.

Les pieux colons qui habitaient Villemarie à cette époque secondèrent avec empressement le projet de la sœur Bourgeoys ; tous se mirent à l'œuvre : les uns ramassaient des pierres, les autres charriaient le sable, d'autres offraient leurs services comme maçons,

d'autres, enfin, abattaient le bois pour les charpentes et on vit M. de Maisonneuve, pour exciter davantage le zèle des colons, aider lui-même à traîner les arbres hors des forêts.

Le R. P. Pijart, S. J., nomma la nouvelle chapelle *Notre-Dame de Bon-Secours* ; Le P. le Moyne posa la première pierre et M. Closse, qui tenait la place de Gouverneur en l'absence de M. de Maisonneuve, fit graver sur une lame de cuivre l'inscription nécessaire.

Elevée, comme on le voit, par le pieux sentiment de dévotion envers Marie de son humble servante, construite avec le concours enthousiaste de tous les colons, l'antique chapelle a été, de tout temps, un lieu de pèlerinage assidument fréquenté, et, on peut bien le dire, une puissante protectrice pour Villemarie, qui, grâce à elle, a échappé à de si nombreux, à de si terribles dangers.

La vénération, le culte pour cet ancien sanctuaire se sont transmis de générations en générations, toujours aussi vivaces, toujours aussi intenses. Le peuple de Montréal aime aujourd'hui sa vieille église avec une ardeur aussi grande que l'aimèrent autrefois ses pères ses vieilles pierres, ses dorures noircies par le temps, son architecture primitive font partie de ses plus chers souvenirs. Il a dans Notre-Dame de Bonsecours, telle que l'ont vue ses ancêtres, un monument de ce passé qui fut si héroïque et si religieux. C'est sous cette voûte antique, c'est devant ces autels, preuve de la foi des anciens colons, que sont venus si souvent s'agenouiller les habitants de Montréal, soit pour demander à Marie sa toute-puissante intercession, soit pour la remercier d'avoir détourné de la colonie les fléaux qui la menaçaient.

Ainsi s'explique l'émotion profonde qui s'empara de toute notre ville quand, il y a deux ans, il fut question de changer l'église de place pour les besoins du Pacifique. On avait beau dire que l'église était vieille, qu'elle était trop petite, qu'on allait la rebâtir plus luxueusement et en faire un édifice grandiose ; rien n'y fit. Notre peuple, avec un sentiment artistique très vrai et avec un sentiment religieux très profond répondait qu'il aimait Notre-Dame de Bonsecours telle qu'elle était, telle que l'avaient aimée les générations passées ; que les vieux monuments ont une majesté que rien ne peut remplacer, et qu'un édifice nouveau, pour si beau qu'il fût, n'éveillerait jamais en son cœur les souvenirs touchants, les sentiments pieux qui se dégagent de chaque pierre de l'antique chapelle.

Devant cette opposition si unanime, les projets de la gare du Pacifique furent abandonnés, et notre vieille, et si aimée chapelle, resta là où elle était et comme elle était.

Et depuis lors, comme si Marie eut été heureuse de voir respecter son antique sanctuaire, et comme si les fidèles eussent voulu prouver d'une façon évidente leur affection pour Notre-Dame de Bonsecours, les pèlerinages n'ont cessé de s'y rendre tous les jours plus nombreux.

C'est ainsi que le jour de l'Ascension, plus de deux cents membres de la Congrégation des hommes de Ville-Marie, sous la con-

duite de leur directeur, M. l'abbé Giband, se rendaient à Bonsecours pour implorer Marie.

Arrivés à l'église, M. Giband adressa quelques paroles aux pèlerins dans lesquelles il développa les deux pensées suivantes :

1. Reconnaissance à Marie pour les bienfaits reçus. 2. Supplication à sa puissante intercession sur le cœur de Dieu.

Pendant la messe, quelques instants avant la communion fut lu l'acte de consécration à la très sainte Vierge, puis eut lieu la communion générale suivie du chant du *Te Deum* et du *Magnificat*.

Dimanche dernier, c'était le tour de la congrégation des hommes de la paroisse Saint-Jacques.

A six heures du matin elle est partie de Notre-Dame de Lourdes, et s'est mise en marche, bannière en tête sous la direction du préfet, M. le docteur Jacques, et du chapelain, M. l'abbé Rousselot. Nous avons estimé à cinq cents le nombre des congréganistes présents à ce pèlerinage. L'aspect de cette longue procession d'hommes qui s'en allaient recueillis, en récitant le chapelet, avait certes quelque chose d'imposant.

A Bonsecours, M. l'abbé Lenoir, desservant de cette église, a adressé aux pèlerins une allocution, sur le culte de la Sainte-Vierge, que nos pères nous ont transmis comme un précieux héritage dont ils ont laissé un monument si vénérable dans l'église de Bonsecours.

M. l'abbé Rousselot a dit ensuite la sainte messe, pendant laquelle on a chanté l'*Ave maris stella* et divers cantiques, et à laquelle tous les congréganistes ont communié. Le chant du *Magnificat* a terminé ce pèlerinage, l'un des plus beaux que nous ayons vus.

La paroisse du Sacré-Cœur a fait, le jour de l'Ascension, une magnifique manifestation de sa foi et de sa piété. Vers le soir environ quinze cents membres de la Ligue du Sacré Cœur, de tout âge, et de toutes conditions, se sont rendus en pèlerinage à l'église Nazareth rue Ste Cathérine, conduits par M. A. Carrière, directeur de la Ligue. Le sermon fut prêché par M. R. Bonin, vicaire à Saint-Jean-Baptiste, puis le salut et la bénédiction du T. S. Sacrement par M. J. Levesque, vicaire au Sacré Cœur.

La Ligue du Sacré-Cœur a été établie, il y a un an à peine dans cette paroisse, et déjà elle y répand les meilleurs- fruits de salut.

M. l'abbé Elie V. Doucet, ancien vicaire de St-Cuthbert, décédé le 11 mai à l'Hôtel-Dieu, était membre de la Société d'une messe.

T. HAREL, Ptre
Chancelier.

Dans toutes les choses difficiles, Dieu a placé un charme connu seulement de ceux qui osent les entreprendre.

UNE IMPORTANTE CONVERSION.

Une conversion qui aura un grand retentissement est celle qui vient d'avoir lieu dernièrement à Paris. Mme la baronne de Konneritz, une des notabilités de la colonie étrangère dans cette ville, a abjuré le protestantisme dans la chapelle des sœurs de Notre-Dame de la Retraite, rue de la Chaise. Son Excellence le nonce apostolique a présidé cette touchante cérémonie. La marraine et le parrain étaient la marquise di Rende et le comte de Chambrun. Le père de la néophyte fut ministre plénipotentiaire de Prusse à Dresde, et le baron de Konneritz, son mari, est actuellement chambellan du roi de Saxe.

LE NOUVEAU MINISTÈRE FRANÇAIS

ET LA FRANC-MAÇONNERIE.

Le ministère Ferry, tombé, honteusement sous les coups d'une majorité d'autant plus brutale qu'elle avait été plus longtemps servile, était sous la dépendance de la Franc-Maçonnerie. Le nouveau ministre ne lui est pas moins subordonné. M. Brisson, le premier ministre, remplissait en 1872, les fonctions de Grand Orateur de la grande Loge Centrale ; en 1882, il présidait au sein de la Loge, la *Justice*, la fête de solstice d'hiver. La *Chaine d'Union* dit de lui aujourd'hui : " Nous sommes convaincu que le Frère H. Brisson, parvenu au pouvoir n'oubliera pas qu'il est maçon. "

Le ministre de l'intérieur, M. Allain-Targé, a été initié, le 20 mars 1869. Quant à M. Goblet, ministre de l'instruction publique et des cultes, le compte rendu de la séance du Conseil de l'Ordre du Grand Orient du 13 février 1882 nous montre le franc-maçon Desmons, faisant des démarches en faveur d'un autre franc-maçon " auprès du F. Goblet, ministre de l'intérieur ". A cette époque M. de Freycinet, lui, faisait son noviciat pour entrer dans cette congrégation si autorisée.

Les catholiques français doivent s'attendre à un redoublement de tracasseries et d'illégalités de la part de ces ministres qui se feront, sans hésiter, les exécuteurs des basses œuvres de la Franc-Maçonnerie.

UNE PREMIERE COMMUNION.

De la *Maison et l'Eglise*, souvenirs d'un enfant catholique, méditations d'un philosophe chrétien sur les dogmes et les fêtes religieuses qui ont charmé sa jeunesse, soutenu son âge mûr, et qui consolent sa vieillesse, nous extrayons les pages suivantes ; ce sont, racontées dans une langue pleine d'imprévu et de saveur, les pieuses impressions de l'auteur, le jour de sa première communion.

Enfin, après l'*Agnus* et toutes prières faites, les garçons et les filles

se mettaient en mouvement vers la sainte table. C'est oien là "l'heure du bon Dieu", comme les petites gens de nos pays disent du moment de mourir. Et il est vrai qu'à ce moment de la communion, Dieu fait sentir sa présence tout bénigne, non pas seulement à ces chers enfants qui lui sont acquis, mais au plus fier des philosophes, s'il s'en rencontre un de cette composition supérieure parmi le commun des fidèles. Cet acte de foi et d'amour, d'humilité sans mesure, d'anéantissement de soi-même, la sainte communion, le premier et le plus grand acte de la vie spirituelle, accompli par ces enfants dans la pleine candeur de leur âme, sans difficulté ni contradiction intérieure, au-dessus de la raison raisonnée, au-dessus de tout le sensible et de tout l'imaginaire, avec des attendrissements et des transports délicieux, avec des excès de spiritualité qu'on ne peut dire, et où rien n'est plus de cette chair misérable et pesante ; que dirai-je de plus de ces états de la foi nue que beaucoup n'expérimentent qu'une fois en leur vie ? Et ces mères chrétiennes qui sont par privilège les assistantes de ces petits, qui les accompagnent à la sainte table de leurs tendres regards, les offrant à Dieu en holocauste de bonne odeur, et s'offrant elles-mêmes avec eux par une participation intérieure à la pureté angélique de ces consacrés : si Dieu n'est pas là présent d'une présence sensible, et si toute chair ne s'abat devant cette oblation mystique du vrai corps et du vrai sang de Jésus-Christ, que se passe-t-il donc dans cette assemblée chrétienne et catholique ? Quelque chose, à n'en pas douter, d'un spirituel extraordinaire, et qui se communique de ces enfants à vous leurs parents et leurs premiers instituteurs dans la science de Dieu. Je mets au défi les plus raisonneurs de trouver, je ne dis pas à épiloguer, — le fait serait plus encore d'un sot que d'un impie, — mais simplement à raisonner de la grandeur de ce mystère et de ce Dieu qui appelle les petits enfants à sa table paternelle. Oui c'est l'effet de religion le plus étonnant, le plus suave et le plus immédiat que nous, de l'Eglise catholique, nous ressentions tous dans le même moment et de la même manière.

Quoi de plus doux à contempler que ces jeunes communicantes et communicants, les uns et les autres du même âge, qui s'avancent sur deux lignes vers la sainte table ; les filles cachées ou plutôt ensevelies sous le voile des vierges et mortes au monde, au moins en ce jour ; ces mains jointes et ces fronts baissés vers la terre "notre origine et notre sépulture" (Bossuet) : saintes théories des enfants de l'Eglise où l'honneur n'est pas rendu à quelque déité de pierre et de bois, "sourde et insensible", sans rapport ni de chair, ni d'esprit avec l'humaine nature, mais au Dieu fait homme, qui a été l'un de ces enfants, qui a eu comme eux douze ans et déjà la sagesse en sa plénitude ? Il se donne à eux aujourd'hui dans sa réalité substantielle. Le Dieu du ciel et de la terre vient à eux-voilé sous ces espèces communes, sans foudres ni tonnerres, dans sa di

vinité tempérée, et, pour ainsi dire, supportable à notre humanité(1)

(1) *Non esset infirmo homini bene portabile.*

(Imit. Christi. Liv. IV, ch. xv.)

~~~~~

Qui se souvient si peu des commencements de son éducation chrétienne et catholique, et de sa docilité à recevoir en soi le lait de la doctrine et le premier enseignement théologal, qu'il n'ait encore toutes vives en sa mémoire les impressions sacramentelles de la première communion, et jusqu'aux troubles divins de sa propre âme ? Ces troubles sont ineffables ; et néanmoins celui qui les a ressentis, ayant le cœur naturellement religieux et ouvert à la grâce prévenante, peut les raconter avec candeur et non sans quelque précision psychologique ; outre qu'en ceci il ne prétend pas à se singulariser et à séparer sa personne de la vôtre dans cette grande affaire spirituelle.

La nef de Saint-Nicolas, paroisse cathédrale de Châtillon-sur-Seine, n'a pas une largeur à proprement parler monumentale ; ce qui fait que les bancs des deux côtés sont très rapprochés les uns des autres. Nous passions donc, allant à la sainte table, tout près des visages et sous le souffle en quelque sorte de nos mères. Celles-ci abîmées, dans la prière du centenier et dans l'action de grâces au Dieu qui vient de lui-même à nous, ne nous perdaient pas pour cela de vue. Jamais elles n'avaient été plus les mères de nos corps et de nos âmes ; si ce n'est qu'en ce moment divin elles étaient en travail du salut de nos âmes. Saurai-je bien dire ce qui se passa au plus intérieur de moi-même, et du côté de Dieu et du côté de ma mère, quand je m'avançai à la suite de mes compagnons vers la sainte table ? Je l'essaierai. Je ne me sentais plus être dans ce corps mortel et dans cette chair de péché ; je n'étais plus que par l'esprit. J'avais des pensées toutes célestes. Comment les exprimer ici par quelque chose de littéral ? Sans doute elles n'eussent eu alors rien de céleste, si elles pouvaient tomber sous quelque trait de ma plume. A parler vrai, je ne marchais pas vers la Sainte Table ; il me semblait que des mains invisibles, celles de mon bon ange sans doute, m'y portaient. Je me perdais dans des adorations et des abaissements infinis à chaque pas que je faisais vers ce Dieu si proche de moi, et déjà en moi, par le tendre désir que j'avais de le recevoir de cette manière si commune et si conforme à mon indigence naturelle, par la manducation. Le cœur me battait fortement dans la poitrine de la crainte que j'avais de n'être pas assez pur, que dis-je, en assez grande sainteté pour communier. Mais les tendresses de la foi l'emportaient ; et de douces larmes (2) coulaient le

(1) Cela ne serait pas supportable à l'homme infirme.

(2) Qui me dira la cause de ces larmes, qui me la dira ? Ceux qui les ont expérimentées souvent ne la peuvent dire. (Bossuet sur les béatitudes). Mais le plus souvent c'est je ne sais quoi qu'on ne peut dire. (*id.*, *id.*)

long de mes joues. Ma chère mère était là qui vit ces larmes, et qui n'y tint plus elle-même. Elle se mit à sangloter. En passant devant elle, je levai un peu la tête pour la regarder ; et je fus près de défaillir du coup de ces tendresses et de ces joies divines d'une mère chrétienne. Quel argument, comme le dit saint Paul, de la réalité des choses invisibles ; et quel témoignage d'un Dieu présent que ces pieux tressaillements des entrailles de nos mères au moment où la plus sublime des grâces sacramentelles va nous être communiquée !

Le trouble qui s'empara de moi (c'est le plus profond qui nous vienne de la foi) en cet instant redoutable où le prêtre, debout devant le tabernacle, la face tournée vers l'assistance, et tenant élevée au-dessus du saint-ciboire la blanche hostie, récite trois fois le *Domine, non sum dignus*, ce trouble de mes sens, de mon esprit, de tout mon être n'a rien laissé de bien précis dans ma mémoire de vieil homme, et à quoi celle-ci puisse se reprendre. Tout ce que j'en peux rappeler, c'est un sentiment accablant de mon néant auquel je ne succombais pas tout à fait à cause de la force et de la parfaite ingénuité de ma foi. Je croyais, j'adorais, je me troublais en enfant. A la pensée du bon Dieu tout proche de sa créature, et que je sentais venir à moi de sa démarche la plus douce en la personne du prêtre, son serviteur, à ces premiers mots du *Corpus D. nostri J. Christi*, doux à l'oreille du croyant comme l'hosanna des séraphins, je levai mon front collé à la nappe de la sainte table ; je fermai mes yeux, comme si j'eusse craint qu'ils ne fussent éblouis par le trop d'éclat du corps de Jésus ; et je pris ma part de ce pain qu'il rompit pour les pèlerins d'Emmaüs ; et je sentis mon cœur doucement embrasé. Mes sens n'avaient pas, pour ainsi dire, participé au repas mystique ; et la manducation de ce pain de vie s'était faite bien intégralement en foi et en esprit.

*Præstet fides supplementum  
Sensuum defectui (1).*

Pour peu que vous retirant de la sainte table (je parle des premiers communiants, ne l'oublions pas), vous demeuriez sur la saveur spirituelle de ce pain, en soi insipide, et sur les fortes paroles de votre acte de foi, vous sentez que Dieu est en vous, autant que notre corps, ce vase de boue, peut contenir un tel hôte. C'est pourquoi je dis avec l'Eglise qu'en cet âge de la première innocence ou de l'ignorance des grandes corruptions du cœur, il se fait en nous au plus intérieur de l'être religieux, une impression de sainteté une fois acquise, de laquelle nous ne saurions nous défaire entièrement, *radicitus* ; encore que l'usage de la vie ou du mal, c'est tout un, l'ait tant de fois déshonorée, et qu'elle paraisse abolie chez les moins mauvais gens. Ceux-ci se trompent volontairement sur l'inaimissibilité de cette grâce sacramentelle, et de ce passage de

(1) Que la foi supplée à la défaillance des sens !

Dieu par chez eux, si j'ose m'exprimer ainsi. Rien n'y fait, dans l'âge mûr, ni les impertinences, ni le scepticisme, agressif ou simplement moqueur, de la raison, ni même ses torpeurs persévérantes et mortelles sur le sujet du sacrement. Le sacrement subsiste dans cette âme pure qu'enfant vous portiez en vous ; elle a été une fois sanctifiée ; et rien ne périt tout à fait pour Dieu de ce qu'il a une fois brûlé du charbon de sa parole.

---

## L'ÉVANGÉLISATION DU CONGO.

---

Le roi des Belges sera, dans peu de jours, proclamé souverain du Congo. Encore que, d'après la déclaration royale, cet Etat doive suffire à ses besoins et disposer des ressources nécessaires, en sorte qu'il n'y aurait entre la Belgique et l'Etat nouveau qu'un lien personnel, il semble néanmoins que la Belgique catholique aura à cœur de former avec le Congo une union plus étroite : elle cherchera à conquérir le Congo et à assujettir ses populations au joug si doux de l'Évangile.

C'est ce que comprend fort bien le *Courrier de Bruxelles*, qui écrit :

“ Ce qu'il importe avant tout de faire connaître à ces peuples encore privés de la civilisation, c'est la bonne nouvelle, l'Évangile, l'Église catholique. Avec la religion catholique, tous les bienfaits de la civilisation véritable se répandront sur les immenses territoires dont Léopold II devient le souverain. Que la religion de Jésus-Christ pénètre dans ces régions, et l'on verra disparaître l'idolâtrie, le sauvage s'humaniser, ses mœurs s'adoucir, la justice pratiquée, la femme respectée, la pudeur en honneur, l'enfant traité avec respect, l'esclavage aboli, la traite des nègres abominée et bientôt proscrite plus encore par les mœurs que par les lois. Que le christianisme pénètre au Congo, et bientôt toutes les misères morales et physiques seront soulagées, le pauvre recevra du pain, le vieillard des respects et des soins, l'enfant une éducation vraiment sérieuse ; la sainteté et l'unité du mariage feront régner la paix, la joie et l'amour conjugal au foyer domestique ; insensiblement le sauvage apprendra quelle est sa dignité d'homme, de fils, de père, de chrétien.

“ Mais qui peut porter tous ces trésors à ces sauvages auxquels nous devons, semble-t-il, nous intéresser plus vivement, puisqu'ils auront le même souverain que nous ? Ce ne sont pas les marchands, les industriels, les adorateurs du lucre, les touristes. Non : le missionnaire et la vierge consacrée à Jésus-Christ peuvent seuls doter de tant de bienfaits les infortunés Africains. Les conquérants pourraient leur imposer un roi et, par la force des armes, le leur faire accepter. L'homme de Dieu, le missionnaire, fera plus. Il ira

et donnera à ces sauvages non un roi terrestre, mais un " Père qui est au Ciel ", une Mère immaculée qu'on appelle Marie, un Roi immortel qui a nom Jésus et qui apprend aux peuples à respecter sur terre les souverains temporels qui sont ses lieutenants.

" Qu'est-ce que le missionnaire fera encore pour ces pauvres sauvages ? Il leur apprendra qu'ils ont une autre patrie où eux-mêmes sont appelés à régner pendant toute une éternité, conjointement avec le roi Jésus.

" Et c'est en s'instruisant, aux leçons du missionnaire, de ces immortelles et sublimes destinées que les fils maudits de Cham sentiront, sous les influences bénies du baptême, disparaître les effets de l'antique malédiction qui pèse sur eux : se voyant bénis du prêtre, et réhabilités auprès du Père céleste, ils sentiront que les rigueurs de la malédiction qu'ils portent depuis le déluge sont adoucies ou plutôt effacées dans le bain de la régénération baptismale. "

---

## LA TURQUIE ET LE CONFLIT ANGLO-RUSSE.

---

Un article publié par la *Turquie*, et très vraisemblablement communiqué par la Porte, déclare que le gouvernement ottoman n'a pas à prendre parti dans la querelle anglo-russe, qui lui est étrangère, et entend conserver entre les deux puissances une neutralité complète et rigoureuse.

Cet article long, diffus, filandreux, ne dit pas très nettement les choses ; mais il semble témoigner que la Porte est résignée à suivre les conseils des autres grandes puissances. Citons les phrases suivantes, qui mettent le doigt sur la difficulté :

" Pour que le conflit pût s'étendre jusqu'à nos parages, il faudrait au préalable violer les conventions internationales sur lesquelles la Porte a le droit de s'appuyer pour proclamer sa neutralité absolue. La Turquie, en tant que puissance territoriale, est maîtresse et gardienne des détroits, dont il lui est loisible d'interdire le passage aux belligérants ; et, de plus, en vertu d'actes internationaux, la neutralité des détroits a acquis la force d'un principe, que toutes les puissances se sont engagées à respecter et qui est placé sous la garantie commune des signataires du traité de Paris.

" En conséquence, non seulement la neutralité de la Turquie assure l'interdiction du passage des détroits, mais cette interdiction, désignée sous le nom de neutralité, acquiert ainsi forcément une nouvelle considération de garantie de la part des grandes puissances. "

Cette déclaration officieuse du journal la *Turquie* est surtout favorable à l'empire russe, dont elle met les côtes et les ports de la mer Noire à l'abri d'un bombardement anglais.

## LES DEUX MÈRES.

(LÉGENDE ESPAGNOLE.)

Un jeune homme bon comme un ange, noble comme un roi, faisait l'orgueil de ses parents dont il était l'unique espérance. Sa belle intelligence, les généreux sentiments de son cœur avaient reçu toute la perfection que donne une éducation brillante, comme les ornements délicatement ciselés d'une belle sculpture reçoivent une nouvelle beauté du vernis qui les recouvre.

Revêtu par sa pieuse mère du saint scapulaire, il était tout pénétré d'une ardente dévotion pour Marie.

Alors qu'il était tout enfant, sa pieuse mère se plaisait à le porter devant l'autel de Marie et lui apprenait à l'invoquer du doux nom de Mère ; en sorte que l'amour de sa Mère du ciel et de sa mère de la terre prirent ensemble dans son cœur d'admirables accroissements et formèrent comme deux ancrs de salut qui devaient sauver un jour du naufrage le frêle navire : l'enfant éprouvait pour la Vierge du ciel cet amour tendre et confiant que lui inspirait sa mère, et il aimait celle-ci de cette affection mêlée de respect et de vénération que l'image de Marie inspirait à son cœur.

L'enfance passa avec son innocence ; puis vint la jeunesse avec ses folies. Nommé attaché d'ambassade, le jeune homme quitta sa mère pour se rendre dans une cour étrangère ; son cœur ouvert, comme la rose au souffle de la brise, n'éprouvait aucune défiance. Peu à peu la louange lui donna le vertige, en même temps que l'oisiveté et la richesse corrompaient son cœur. Une à une se flétrirent toutes ses pieuses croyances, un à un se fanèrent tous ses bons sentiments, comme s'effeuillèrent, après avoir perdu leur parfum et leur éclat, les blanches fleurs de l'oranger. Bientôt il ne resta plus du passé que deux souvenirs, celui de Marie et celui de sa mère. C'était tout le lest qui pouvait maintenir la nacelle agitée par la tempête. Chaque soir, avant de prendre son repos, le pauvre prodigue s'agenouillait et récitait, en l'honneur de la très sainte Vierge, trois *Ave Maria* qu'il accompagnait de cette prière populaire apprise au milieu des baisers et des caresses de sa pieuse mère :

Bénie soit ta pureté,  
Qu'elle le soit éternellement ;  
Car Dieu se réjouit  
De ta gracieuse beauté.  
A toi, céleste Princesse,  
Sainte Vierge Marie,  
Je t'offre en ce jour  
Mon âme, mon cœur et ma vie,  
Jette sur moi un regard de compassion,  
Ne m'abandonne pas, ô ma Mère.

*Ma Mère, ne m'abandonne pas !* répétait tous les soirs, au moment de s'endormir, le malheureux jeune homme. Cette prière excitait en son cœur une douloureuse angoisse qui allait croissant comme les flots de la mer aux jours des grandes marées. C'était le remords de plus en plus poignant.

Mais, le lendemain, le pauvre jeune homme retournait à ses folies, emporté comme malgré lui sur la pente glissante qui va du vice au déshonneur et du déshonneur au crime.

Un jour, dans une grande partie de chasse, en compagnie du malheureux ami qui l'avait perdu, un terrible orage survint et les obligea de se réfugier dans la première auberge qu'ils rencontrèrent. Harassé de fatigue, son compagnon se jette sur un lit et s'endort ; ce qu'il fit aussi bientôt après avoir toutefois, récité, avec plus de honte et d'amertume que jamais, sa prière habituelle à la très sainte Vierge.

A peine était-il endormi qu'il se crut transporté au tribunal terrible où Jésus-Christ juge les âmes.

Une âme venait d'être condamnée : c'était celle de son ami. Puis il crut voir son âme à lui conduite au pied de ce même tribunal. Sa mère, prosternée devant le juge irrité demandait pardon pour l'enfant qu'elle avait si chrétiennement aimé. Lucifer jetta, avec un rire moqueur, les péchés du jeune homme dans la balance, et le plateau descendant rapidement vers l'abîme.

Les anges attristés se voilèrent de leurs ailes, la pauvre mère jeta un cri de terreur et Lucifer y répondit par un cri de triomphe : l'âme était perdue !

Alors apparut Marie, couronnée de douze étoiles, foulant sous ses pieds le croissant argenté. Elle se prosterna auprès de la mère du jeune homme, dans une attitude suppliante et place dans le plateau trop léger de la balance les trois *Ave Maria* fidèlement récités par le malheureux enfant prodigue. Mais le plateau fatal chargé d'iniquités ne remonte pas et descend, descend encore.

Alors Marie, recueillant les larmes de la mère les place dans le plateau des bonnes œuvres : mais il ne l'emporte pas encore.

De nouveau les anges poussent des gémissements, la malheureuse mère se cache le visage dans ses mains, ayant perdu toute espérance.

Marie alors élève vers le divin juge ses yeux très purs et deux larmes échappées de ses paupières allèrent s'unir aux pleurs de la mère et aux prières de l'enfant.

A l'instant le plateau l'emporta. Les larmes des deux mères sauvaient le pauvre égaré.

Au même moment le fracas d'un coup de tonnerre éveille le jeune homme. A deux pas de son lit, il vit le cadavre de son ami frappé pendant son sommeil et carbonisé par le feu du ciel.

---

---

# LE VIEUX MUSICIEN

PAR

MARTHE LACHÈSE.

---

(suite.)

—Du moins, soupira-t-il, sa position se trouvera presque faite. Tous mes élèves... mais que dis-je ! s'écria-t-il indigné tout à coup contre lui-même... Mes élèves, je les connais ! Je sais ce que valent ces cœurs sans pitié, sans délicatesse. Et presque tous de jeunes garçons ! Impossible. Impossible ! Je chercherai, pèlerin du dévouement ! Mais chercher !... je vais partir... D'ailleurs, la présenter comme artiste c'est lui tendre un piège ! Pauvre enfant ! ton courage ne te donne pas le talent ! Un salaire pour toi ne sera qu'une aumône. Infortunée ! si noble dans ton malheur !.. Où trouver des ressources bien sûres, faciles à atteindre, douces à saisir, dignes d'elle, enfin ?...

Il secoua la tête avec douleur, car, des ressources de cette nature, il n'en connaissait pas, Stanislas Jacob, et même il doutait fort qu'il y en eût de par le monde. Il ne lui restait qu'à regarder, d'un œil voilé de larmes, la pauvre enfant subir son sort...

Pourquoi donc recula-t-il tout à coup comme si un serpent venait de le mordre ? Pourquoi se dressa-t-il debout, raide sur ses pieds, comme si une main de fer le saisissait au cœur :

— Non, non, pas cela ! non, non, jamais ! non, ce n'est pas possible !...

Il marcha en long, en large, il était hors de lui. Et puis, il fléchit sur les genoux, il se ploya, les bras crispés, sur le pied de sa couchette. Il se débattait contre un ennemi soudain, un ennemi invisible. Il lui disait :

—Va-t-en, va-t-en...

Et cet ennemi... ne s'en alla pas.

Au bout d'une heure peut-être, Stanislas se releva, le visage livide, mouillé d'une sueur froide. Il se jeta sur son lit comme on laisse tomber un fardeau. Espérait-il trouver un moment de trêve ? Pauvre illusionné ! Pour lui, au contraire, commençait une seconde nuit d'insomnie, nuit plus cruelle que la précédente. Car ce n'était plus la pitié qui allait chasser le sommeil de ses yeux, c'était l'angoisse, c'était la guerre. L'ennemi s'était assis à son chevet et lui parlait sans cesse. Que disait-il donc ?

Il disait, bien bas d'abord, et puis plus haut, et puis en maître que " pour accompagner des chants, dans un village, il n'est pas

“ nécessaire d’avoir du talent. ” Ah ! sans doute, admettre ce principe, c’est réduire l’art à un métier vulgaire, c’est le profaner, le traiter comme une marchandise. Une pareille théorie, hérésie artistique, suffit pour révolter un musicien sérieux, un cœur épris du beau... Et Stanislas se révoltait. Mais quand il achevait de lancer ses anathèmes, l’ennemi redisait sans pitié : que, “ pour accompagner des chants dans un village, il n’est pas nécessaire d’avoir du talent. Au lieu de traduire toutes les beautés des âmes et de la nature, un orgue peut dire quelques notes, fort simples : ces notes suffisent, à la rigueur. ”

Stanislas ne trouvait plus qu’une plainte. Il avait appelé tous les arguments, épuisé tous les raisonnements, et le dernier mot restait à son adversaire.

L’ennemi disait un peu plus tard :

— Deux mille francs de rente, c’est le pain d’une famille.

— Hélas ! gémissait Stanislas, moi-même n’aurai-je pas faim un jour ? faim et disette !

Et l’ennemi répondait :

— Tu es seul ; as-tu encore un père, une mère ?...

— Oh ! disait Stanislas en frissonnant, voir une mère souffrir et ne pouvoir lui porter secours !...

— Tu es seul, répétait son bourreau. Que te faut-il pour vivre ? Tu es vieux ; tu ne vivras pas longtemps.

— Ah ! oui, dit enfin le pauvre artiste, oui, je suis vieux ! Ma triste vie, désormais, ne durera guère ! Et elle trouve aujourd’hui le mal qui l’achèvera.

Alors il pleura.

— Le remords me tuera, disait-il. Adieu, repos, adieu, bonheur... Et, pourtant, non, jamais je n’aurai ce courage !...

Et il pleurait plus fort, il se répétait que sa mort était proche, que le chagrin aurait promptement raison de son corps épuisé. Pauvre être qui restait abattu, écrasé sous la douleur, sous l’angoisse !

Quand le jour parut dans sa chambrette, le vieux musicien se leva. Il ne pensait plus qu’il avait oublié son dernier repas de la veille, et il se demandait quelle singulière souffrance il éprouvait,

Il sortit, il voulait prendre l’air. Il marcha longtemps, au hasard. Mais, tout à coup, il eut peur de chanceler et chercha du regard où il pourrait trouver un refuge.

A sa droite, plusieurs personnes montaient un perron et franchissaient librement une porte cintrée. Il les suivit et se trouva dans un long couloir. Une vague odeur d’encens lui apprit qu’il était sur le chemin d’une chapelle. Il avança. La chapelle s’ouvrit sous sa main. Il y entra et, saisi d’une émotion soudaine, il tomba à genoux.

Devant lui, un autel étincelait. Un prêtre montait à cet autel pour offrir le saint sacrifice. Des jeunes gens, pauvres entre les plus pauvres, étaient rangés à l’entour, Ceux-là étaient voués, eux

aussi, à un travail sans relâche. Ils ne mangeaient qu'un pain toujours amer et insuffisant quelquefois. L'avenir ne leur réservait que des fatigues, des souffrances, des tentations...

Mais eux, les adolescents, ils en savaient plus long que le vieillard sur les vrais malheurs et sur les vrais biens. Ils avaient jusqu'alors évité les uns, et, déshérités en apparence, ils avaient cependant conservé ou retrouvé les autres. Leur combat était rude, mais ils savaient où puiser la force de vaincre. Ils ne désertaient pas la lice, ils marchaient bravement vers le but...

Un homme se leva du milieu d'eux. Stanislas le reconnut. On le lui avait montré jadis. Cet homme avait porté un nom illustre, il avait joui d'une grande fortune, il avait eu un titre spécial aux honneurs, aux succès, car il possédait un talent rare dans les hautes situations. Un jour, il avait fui toutes les joies de la terre. Grandeur, fortune, talent, tout avait été jeté en holocauste aux pieds du Dieu crucifié, tout était venu tomber comme une aumône devant de pauvres enfants exposés au mal...

Cet homme s'approcha d'un harmonium. Il s'assit et ses mains savantes coururent sur le clavier. Nul n'entendit le gémissement qui partit d'un angle de la chapelle. Nul ne se retourna vers le vieillard qui, éperdu, brisé, regardait cet orgue, écoutait ses accents...

De cette voix qui, dix ans plus tôt, charmait les assemblées les plus brillantes, le religieux chanta les triomphes, les ravissements du ciel.

Deux cents voix se joignirent à la sienne.

Un frémissement secoua les membres du vieil artiste. Stanislas se leva, l'œil en feu, le cœur palpitant. Quelle réponse Dieu envoyait à ses hésitations, à ses plaintes, à ses larmes ! Ah ! le ciel ! oublié par tant de ceux qui ne savent comment porter le poids de la vie, qui reculent devant l'étreinte du sacrifice, qui ne redoutent dans la mort qu'un dépouillement lugubre ou n'y désirent qu'un lâche sommeil ! Le ciel ! l'éternité de la joie, de la gloire, de l'amour ! Prix du travail et de la souffrance, il sera le prix aussi de toutes les aumônes saintes, qu'elles s'appellent le sang du martyr, les paroles de l'apôtre, les soins de l'Hospitallière où le verre d'eau froide du mendiant...

Les chants retentissaient encore quand deux jeunes ouvriers parcoururent les rangs des assistants. Ils tendaient à droite, à gauche, des plateaux où tombaient des offrandes pour le patronage.

Près du vieux musicien venait de s'agenouiller une femme noble et riche, en grand deuil. La douleur n'est-elle pas de tous les rangs ? Cette femme avait perdu son fils unique. A la vue de ces jeunes gens, son cœur se déchira, elle jeta dans le plateau une poignée d'or...

Le plateau se tendit vers Stanislas. Le vieux maître leva sur le quêteur un regard troublé, inconscient, et murmura ;

— J'ai tout donné !..

Sa pensée avait quitté cette scène. Elle était ailleurs, elle était bien loin, le jeune homme ne pouvait pas la comprendre. Et, cependant, il disait vrai, le pauvre artiste, il avait tout donné, son cœur venait de prononcer le *Fiat* suprême !

La messe fut longue. Au moment de la communion, presque tous les jeunes gens s'approchèrent de l'autel. Les chants avaient cessé, mais, sous les doigts du religieux, l'orgue faisait entendre une mélodie d'une suavité inexprimable. Celui qui jouait ainsi connaissait tant les douceurs de ce pain mystérieux ! Il savait si bien ce qu'en venant dans des âmes fidèles, l'Ami divin leur dit tout bas !...

Stanislas écoutait, enivré par ces accents célestes. Il avait retrouvé des larmes, mais ces larmes lui faisaient du bien...

L'angélique mélodie se tut, et, bientôt, un à un, tous les jeunes gens sortirent de la chapelle. Ceux qui se pressaient autour d'eux les suivirent. Stanislas Jacob resta seul...

L'heure était venue, non plus d'accepter le sacrifice, mais de prendre le glaive et de trancher...

Le vieux musicien jeta une dernière fois vers le ciel un regard suppliant, puis il sortit lentement.

Par moments, il secouait la tête. Quels souvenirs essayait-il de chasser pour garder son courage ? Mais il ne chassait rien, le pauvre Stanislas. Au contraire, il semblait que des voix chéries criaient de loin : Adieu, adieu...

Il entra dans un restaurant, prit un peu de café, il se sentait défaillir. Il monta ensuite dans une voiture et ne s'arrêta qu'à la porte de l'hôtel Suber.

Neuf heures sonnaient aux horloges d'alentour.

— Puis-je voir mademoiselle Suber ? demanda-t-il en s'avancant vers la loge.

— A cette heure-ci ! exclama le concierge.

— J'attendrai tant qu'elle le désirera.

— Alors, entrez dans le vestibule, dit le concierge moins rudement. Je vais sonner. Après tout, murmura-t-il, il y a tant de choses changées dans la maison...

Il fit jouer le timbre qui retentissait dans l'hôtel. Presque aussitôt, Marguerite parut à la croisée où elle s'était déjà montrée la veille.

Une certaine inquiétude se peignait sur son visage. La pauvre enfant avait appris à redouter tout ce qui n'était pas prévu.

Elle aperçut le vieux maître et courut au-devant de lui.

— C'est vous, cher Monsieur ! disait-elle toute surprise.

Elle lui serra la main et sentit que cette main tremblait. Elle le regarda plus attentivement et vit que son visage, si placide d'ordinaire, était comme ravagé.

(à suivre.)

## DÉCÈS DE LA SEMAINE.



C'est une sainte et salutaire pensée de  
prier pour les morts, afin qu'ils soient  
délivrés de leurs péchés.

11 Mach. XIII, 46.

PRIONS POUR NOS MORTS :

Jean Sanschagrín.—Bridget Star.—Emélie Gagnier.—Charles Léonard.  
—Margaret McGrath. —Louis Douris.—Thomas Ryan.—Véronique Cha-  
rest.—Céline Bailley.—Marie Perrault.—P. Durocher.—Mary Walsh.—L.  
Carroll.—William Ryan.—Bridget Laughlin.—Patrick Elmore.—Emélie  
Ponton.—Michael Lovitt.—Joseph Neveu.—John O'Connor.—Julia Mc-  
Kormack.—Marie Courtemanche.

DE PROFUNDIS.

# ETOFFES NOIRES

Département du Clergé e des Communautés.

L'immense clientèle du clergé et des communautés, qui nous honore de son patronage a pu constater que nous n'épargnons rien pour perfectionner de plus en plus ce département. Nos deux agences Européennes de Tissus noirs nous donnent des avantages de bon marché et de qualité qu'on ne saurait égaler.

Nous avons l'assortiment le plus complet de **MERINOS DOUBLES**, à soutanes.

**SAYS FRANÇAIS** dans six prix différents.

Nos Says ont été comparés avec tous les says importés et ont été reconnus supérieurs on tous points.

**CACHEMIRE, PARAMATTAS, BARATTEAS ETC.**

**ETOFFES** spéciales à tentures d'églises, dans tous les prix.

Toutes les ventes que nous faisons cet hiver, au clergé et aux communautés religieuses seront datées à 6 mois du 1er mai 1885.

Remises libérales sur paiements anticipés.

## DUPUIS FRERES

Coin des rues **STE-CATHERINE & ST-ANDRE**  
**MONTREAL.**

# COFFRE-FORT

**A VENDRE.**

Un excellent coffre fort ayant à peine un an d'usage, dernier modèle 'Edwards' 25 par 39 à l'intérieur et 19 pouces de profondeur, parois et portes de 8 pouces d'épaisseur. Muni de 5 tiroirs et d'une double boîte en fer, serait très utile pour une fabrique de paroisse ou une maison d'éducation. S'adresser, à

**EUSÈBE SENÉGAL & FILS**, 20 rue St-Vincent, Montréal.

GRANDE FONDERIE DE CLOCHES



**BURDIN** Aîné

Rue de Condé, 28  
LYON, FRANCE.

Représentée à Montréal par M. R. Beullac, 229 Notre-Dame

**LAVOIE & BEAULIEU**

**ATELIER DE**

Peinture décorative, Sculpture, Dorure, Etc.

*Ecussons, Tableaux, Travaux artistiques.*

MM. LAVOIE ET BEAULIEU sont en état d'exécuter toute espèce de travaux artistiques de Decorations d'Eglises, de Chapelles, Statues, Bannières religieuses, Drapeaux Etc., avec soin, et dont ils garantissent entière satisfaction.

**PLANS** pour décoration intérieure d'Eglise, Chapelle, Autel, Chaire Etc.

Ils fabriquent à des prix qui défont toute concurrence, les Autels, Chaires d'Eglise et tous autres objets consacrés au culte divin. Ils ont en main les modèles de décoration exécutés par les plus célèbres Artistes Européens, et se chargent de toutes espèces d'imitations de Bois, Marbre, Peinture, Etc.

On peut faire exécuter ces divers ouvrages dans n'importe quelle partie du Canada et des Etats-Unis en s'adressant à :

**O. M. LAVOIE-D.A. BEAULIEU**

**231 NOTRE-DAME CENTRE 231**

**MONTREAL.**

**WILLIAM BRITTON**

Poseur d'appareils à éclairage, à eau, et à chauffage.

OUVRAGES EN METAL DE TOUTES SORTES

COMMANDES RECUES POUR EGLISES ET MAISONS D'EDUCATION

EXÉCUTION PROMPTE ET BONNE

**NO 15 Rue CLAUDE, No 15**  
**MONTREAL.**

Spécialité de Bois de Charpente et de Menuiserie pour les-Eglises, Chapelles & Couvents, pour les sculptures, etc.

Service prompt

**HURTEAU & FRERE,**

**92 Rue SANGUINET.**  
**MONTREAL**

# REMEDES POUR TOUS

à la portée de toutes les bourses

Mme E. DESROCHERS

Dépôt général :

62 ET 64 RUE SAINT-LAURENT



SON SIROP DE MIEL est le meilleur remède contre le rhume, la toux, les affections des bronches, des poumons et de la gorge. Les enrrouements, extinctions de voix disparaissent rapidement par son usage.



L'EAU POUR LES YEUX, dont elle seule est propriétaire, est reconnue comme unique dans son genre. Elle fait disparaître rapidement toutes les inflammations des organes visuels, chroniques ou passagères.



SON REMÈDE SOUVERAIN contre le choléra, diarrhée, dysenterie et affections des intestins est employé avantageusement dans tous ces cas par toute personne indistinctement, quel que soit l'âge ou le tempérament.

Prix les plus modérés.

GROS ET DETAIL.

Dépôts dans les Pharmacies et Epicerues.

# 25 Cts

Employez les  
**Pilules de McGale**

(composées de noix-longues)

Pour les affections bilieuses, mal de tête, constipation, etc., etc.

A VENDRE PARTOUT.

LORGE & CIE  
CHAPELIERS PARISIENS

21 rue St-Laurent  
MONTREAL.

## CLOCHES D'EGLISES

The Jones Bell foundry Co

TROY N.-Y., U.-S.

MEARS & STAINBANK  
LONDRES — ANGLETERRE

REPRÉSENTÉS PAR

H. & J. RUSSEL  
22 RUE ST.-NICHOLAS  
MONTREAL.

AGENTS DE

LA SOCIÉTÉ ANONYME DE BELGIQUE,  
Fabricants de sommiers en cr.

ÉTABLI EN 1859

## HENRY R. GRAY

Chimiste-Pharmacien

144, Rue Saint Laurent

MONTREAL.

Prescriptions des médecins préparée avec soin. Première qualité de drogues et matières chimiques.

### ART RELIGIEUX

SCULPTURE — DORURE — PEINTURE.

Dessins et décorations d'églises et de chapelles. Autels, Chemins de Croix, chaires, vestiaires, fonts baptismaux, etc., etc., etc.

## LUCIEN BENOIT

NOS 198, 200,  
RUE JACQUES-CARTIER

A MONTREAL

près de la Banque d'Epargne.

# FONDERIE CANADIENNE

CLOCHES

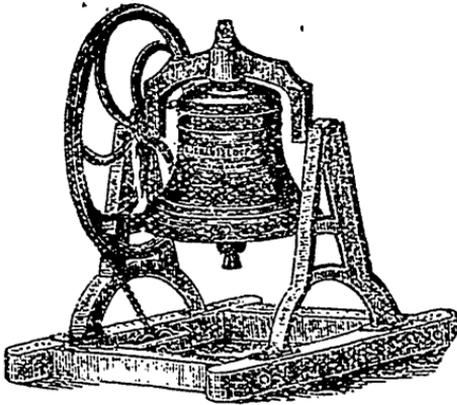
POUR EGLISES, COLLEGES ET  
COUVENTS

Seules ou en Carillons

AVEC MONTURES EN FER OU EN BOIS

(Fournitures pour intérieur des  
Eglises.)

Appareils de chauffage d'après les  
meilleurs systèmes.



**E.CHANTELOUP,** 55 Rue Craig, Montréal, P. Q.

---

## 1500 PONDEUSES

**AUTOMATIQUES**

Vendues depuis JANVIER avec espérance d'en vendre 1500 autres. Avantages  
les poules, rats, chats, etc., ne peuvent manger les OEUFS qui sont conservés  
rais et propres. PRIX 40cts et 75cts. Cette dernière est complète avec boîte.

A VENDRE EN GROS ET EN DÉTAIL PAR

**L. J. A. SURVEYER**

MARCHAND FERRONNIER,

1688 RUE NOTRE-DAME, (En face du Palais de Justice)

---

**PERRAULT & MESNARD,**

ARCHITECTES

98, 99 Rue Saint-François-Xavier, 93, 99

Boîte 1414, P. O.

MONTREAL.

---

**GABOURY & GADIEUX**

ENTREPRENEURS d'Eglises, Couvents,  
résidences, à la Campagne et à la Ville.

**REPARATIONS** exécutées à bref délai à PRIX  
MODÉRÉS.

137 ET 139 RUE VISITATION,

MONTREAL.